

Thees Uhlmann  
**MON EX, LA MORT ET MOI**  
Traduit de l'allemand par Brice Germain  
Paris, Piranha, 2019, 272 p.

Hans-Jürgen Greif  
Université Laval

Imaginez ceci : vous êtes chez vous, on frappe à la porte. Vous ouvrez. L'homme devant vous porte un habit noir bien coupé. Il vous ressemble vaguement, on pourrait dire qu'il est votre frère. Vous lui demandez si vous pouvez l'aider. Il entre et répond doucement qu'il est la Mort et qu'il vous accorde trois minutes pour vous préparer à le suivre. C'est une blague, n'est-ce pas ? Mais l'Autre s'impatiente : il a beaucoup de travail, son temps est précieux. Tenter d'obtenir un délai est inutile, son programme d'aujourd'hui est établi, le prochain candidat à emmener l'attend. La Mort vous touche, vous commencez à vous sentir bizarrement étiré, les dimensions de votre corps et de la pièce changent. Au même moment, une interruption : on sonne. Vous vous excusez auprès du visiteur. Vous revenez à vous et vous ouvrez : c'est votre ex-copine qui entre et vous rappelle que vous vouliez rendre visite à votre mère. Vous lui présentez le monsieur sans révéler son identité. Si vous le faisiez, elle éclaterait de rire, étant du genre à se moquer facilement de vous et de tout ce qui est sacré. Du coup, la Mort est désemparée car son programme vient d'être gravement perturbé ; nul n'est censé l'interrompre dans son travail. Votre ex s'appelle Sophia, « la sagesse ». En réalité, elle est une très belle jeune femme parfaitement délurée aux jugements apodictiques. Elle voit que vous êtes quelque peu perturbé et accepte, secondée par la Mort, de vous accompagner dans votre bistro-bar préféré *Chez Johnny*, pour mieux connaître votre « frère ». Là, les trois boivent davantage d'alcool que ne le permet la police routière, la bière étant un délice auquel la Mort goûte pour la première fois de son existence qui

se compte en milliards d'années. Johnny est aussi le nom de votre fils que vous n'avez pas vu depuis sept ans et qui vit loin de vous, dans le sud de l'Allemagne. Vous vous dites que c'est tout de même dommage de quitter la vie sans avoir revu et parlé à Johnny.

Et voilà que trois journées folles commencent, défiant tout ce que vous avez pu voir et lire sur le côté sombre de la Mort. Dans ce premier roman, paru en 2015, le chanteur-interprète-compositeur et leader de groupes rock allemand Thees Uhlmann, né en 1974, est loin de se moquer de la finalité de notre vie. À l'exemple de son narrateur, il montre qu'il vaut mieux vivre chaque instant de notre existence comme si c'était le dernier. L'intensité de cette maxime ne se dément jamais dans le texte : Sophia et la mère, caractère très drôle et touchant, et surtout le personnage de la Mort, à la fois sérieux, naïf et extravagant, ajoutent au rythme endiablé des répliques et des idées pour arriver à temps avant que le remplaçant de la Mort puisse mettre la main sur le petit Johnny.

Car la Mort, qui se présente sous le pseudonyme néerlandais « Morten de Sarg » (« Martin de Cercueil », dont le prénom rattache son porteur à Mars, dieu de la guerre, activité de prédilection de l'humain), a déclenché dans l'au-delà une furieuse controverse sur sa façon de contrecarrer la surpopulation de notre globe. La mission originelle de Morten : emmener gentiment chacun de nous dans l'autre monde, un « bordel », dit-il, dont il prétend ne rien connaître du tout. Il anticipe le jeu des « autorités divines » qui ont déjà envoyé un remplaçant redoutable, méchant, violent, féroce qui, pour remplacer la vieille Mort, doit s'emparer de Johnny. Mais avant de s'expliquer avec Morten, le lecteur rencontre la nouvelle Mort sous plusieurs déguisements : faux amoureux de Sophia au bar, passager agressif dans le tramway qui emmène notre trio à la gare où le train attend pour les retrouvailles avec la mère du narrateur, descendante d'huguenots réfugiés en Allemagne après la révocation de l'édit de Nantes. Là, Morten convainc cette dame âgée absolument adorable de les accompagner dans leur long voyage de 800 kilomètres pour retrouver Johnny,

condition incontournable s'il veut éviter de perdre son emploi et se faire anéantir par l'adversaire. Chemin faisant, nous apprenons l'image que la faucheuse a d'elle-même. Elle est plus expérimentée que le concurrent, mais plus faible à cause de son grand âge.

Le quatuor rencontre le concurrent, jeune et moderne. S'ensuivent deux combats où Morten le vainc dans des scènes dignes des versions ultimes de *Star Wars*. Chacun est muni d'un bâton multifonctionnel (éclairs, explosions, tout ce que vous pouvez imaginer dans les domaines destruction-démolition) capable d'arracher bras, jambes, pieds de l'adversaire et de mettre le feu au monde. Leur ultime et troisième confrontation a lieu dans le jardin de la villa en haut des montagnes où vivent Johnny, sa maman et ses grands-parents. Une scène aux couleurs, odeurs, bruits que nous associons habituellement à une mort violente ; à lire rien que pour savourer la transposition en mots des images cinématographiques que se fabrique le lecteur. Comme nous l'espérons, la « bonne » Mort, celle du narrateur (et, espérons, la nôtre) remporte la victoire, elle *tue* [*sic*] la « male » Mort, réduite à l'oblitération totale : le monde revoit la lumière du soleil. Nous devons quitter cet endroit à l'allure trompeuse de paradis terrestre et le groupe composé de Sophia, de la maman et des grands-parents plutôt charmants de Johnny, de la mère aux ancêtres huguenots. Avant de plier bagage, le destin (qui n'est pas nécessairement la mort) a accordé au narrateur non seulement le plaisir d'avoir passé sa dernière nuit sur Terre dans les bras de Sophia, mais celui de reconnaître en Johnny, garçonnet très sympathique, son digne descendant. Ainsi, notre homme part en paix avec lui-même et avec sa vie passée. (On peut oublier la mère de Johnny, jolie mais tout à fait quelconque, snob, amère, acariâtre, rancunière, autrefois rencontrée sur un court de tennis. Allez savoir ce que le narrateur a bien pu lui trouver.) Il a disparu avec le gentil Morten sur un chemin de montagne.

Ne vous méprenez pas sur le genre auquel appartient ce roman. Il *semble* appartenir à la littérature dite « récréative ». Dans un mouvement carnavalesque, il joue sur tous les registres possibles dans le but d'inverser le sujet « grave et sérieux » qu'est

la rencontre avec la Mort. Il est vrai que les jeux de mots, les brillantes trouvailles verbales, les images surprenantes et cocasses séduisent le lecteur, mais le fond révèle des vérités et des réflexions sur le rôle et l'existence même de la mort. Je donne quelques exemples sur « l'humanisme » du personnage, qui discourt ici en connaissance de cause, s'adressant au narrateur : « J'aurais tout simplement pu [...] te faire sentir la douleur de l'humanité. Plus la douleur que d'autres éprouvent quand tu n'es plus là. Te montrer l'abîme, la suffocation, la terreur, le trou et la chute. Et ce, de manière que tu aies l'impression d'être le premier homme à mourir. [Les humains] s'accrochent malgré tout à ce qu'ils connaissent et à ce qu'ils ont. Et, pour certains, je me demande vraiment pourquoi. [...] Et puis il vous reste un vœu pieux, ou moins pieux, à formuler rapidement. Choisissez-vous quelque chose de bien pour finir. C'est déjà assez difficile comme ça de mourir, pour vous. Il faut aussi savoir savourer. » Tout au long du récit, Morten lâche un bon mot après l'autre. Assis dans le siège du passager à côté de la mère du narrateur qui conduit quelque peu à l'improviste, il s'exclame : « Mais tu roules à tombeau ouvert ! » Et de rire « en bêlant comme une chèvre ». Ou encore, avant de boire dans une tasse ornée d'une tête de mort son premier café du matin depuis qu'il erre de par le monde : « Oh, qu'est-ce qui sent si bon ici ? Cet arôme réveillerait les morts. » Ces saillies parsèment le texte. Je pourrais en citer d'autres. Qu'il suffise de dire que cette Mort-là, héritière de la sagesse de notre monde, a un côté ludique qui lui va très bien, à lui, à son trio qui le soutient, en particulier au narrateur.

Un mot encore sur la traduction. En allemand, la mort porte l'article masculin : *der Tod* ; la faucheuse se dit *der Sensenmann*. C'est la raison pour laquelle il a fallu que Brice Germain, auteur et traducteur, trouve le moyen de « masculiniser » le personnage, ce qui est parfaitement réussi en utilisant parfois « la Mort » et « elle », ailleurs « il », en référence au pseudonyme « Morten de Sarg ». Toujours, la transition de l'un à l'autre se fait sans heurts. De plus, il n'a pas été facile de trouver l'équivalent d'expressions et de dictons allemands, ce qui donne au texte un air agréablement

exotique sans nuire à la qualité du français. Pour ma part, j'ai beaucoup apprécié les nombreux dialogues spirituels qui allègent le récit ; ils nous ramènent aux fondements du roman moderne, Cervantes, Lawrence Sterne (en particulier le *Tristram Shandy* [1767] de ce dernier) et les théories de John Locke. Il ne me reste qu'à féliciter messieurs Uhlmann et Germain d'avoir donné un tout autre son de cloche au sujet qui occupe la revue *Frontières*.